

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 118 (2015)

Artikel: Métamorphoses
Autor: Beuchat, François
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-654539>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Métamorphoses

François Beuchat

Musique des bords de mer et musique des fleuves

Est-ce le diable qui s'agite au fond du piano noir? Est-ce la mouette qui vole tout au bord de la mer, et qu'on appelle vautour, oui, vautour de la mer? La mouette, les mouettes, celles du Rhône, à Lyon, et celles du lac Léman? Est-ce la plus grande des mouettes, qu'on appelle goéland? Musique des bords de mer, et musique des fleuves, les étranges matins gris, oui, ils nous coupent le souffle. On s'embrouille dans les dates, mais tout ça ne fait rien, il reste l'air des jours, et le souffle des nuits, il reste quelques pensées qui ne demandent qu'à vivre, et quelques émotions, prises dans le ciel tout gris. Est-ce le diable qui s'agite au fond du piano noir? La chanson est jolie, mais elle fait mal au cœur, musique des bords de mer et musique des fleuves.

Avec ces circonstances atténuantes

Trois clochers, trois folies, trois danses éternelles, un gendarme en massepain, une porte de sortie, et ton sourire piquant, électrique et joli. On peut rester longtemps sur une même impression, le rivage est si loin, la mer n'a pas de fin. Elle s'armait de courage, pour ne pas lâcher prise, et pour ne pas tomber sur le dur trottoir gris. Elle attendait, toujours, un œil fixé sur une fenêtre, fenêtre de l'amour et fenêtre de l'oubli. Fenêtre allumée dans la nuit, avec ces circonstances atténuantes. Ampoule en forme de poire, au plafond suspendue, ampoule comme une bougie le long du mur blanchi. Trois clochers, trois folies, trois danses éternelles, un gendarme en massepain, une porte de sortie.

Parcours nocturne

Tout au long des nuits trop longues, on refaisait, en pensée, le parcours des jours avortés ou grinçants, le parcours des choses inachevées.

Jules, le silence a toujours plus d'un tour dans son sac

Jules, je voudrais te dire que les heures de la nuit sont les plus folles, à cause de leur silence qui a plus d'un tour dans son sac, silence qui est souvent froid, mais aussi si mobile. Jules, taisons-nous un instant, pour écouter la juste musique des heures métaphysiques... Quelques piquets dans la neige si blanche, quelques ombres fatidiques, l'étrange parfum d'un boudoir tapissé de satin jaune, quelques fleurs d'une chambre close, fleurs suspendues entre terre et ciel, fleurs de la tragédie des longs dimanches au cœur de pierre. Jules, nous avons gardé le silence, mais rien n'a changé pour autant, c'est toujours le sifflement du cœur, le tremblement de l'âme des heures métaphysiques. Alors, que disions-nous ? Peut-être rien, peut-être juste ce qu'il fallait indiquer. Jules, nous avons respiré les parfums de la mort, nous nous sommes couchés sur le bord des routes, comme de trop vieux chevaux. Jules, le silence a toujours plus d'un tour dans son sac.

Fontaine et marronnier

À la fontaine coulait la vie, avec son bruit clair d'espérance, et la fontaine coulait toujours, la fontaine coulait nuit et jour. L'écriture était dans les livres, et sur le papier des journaux, l'écriture n'était pas encore sur mes feuilles, il n'y avait que les feuilles des arbres. Et les feuilles d'un beau marronnier, tout près de l'eau de la fontaine. La fontaine coulait nuit et jour. Armons-nous de clarté, de patience, un jour quelques fruits mûriront. À la fontaine coulait la vie. Et c'était une douce vie, avec quelques pensées jolies, des nuages passaient dans le ciel, blancs comme des œufs de poule, des nuages passaient dans le ciel, gris comme des chagrins passagers. À la fontaine coulait la vie.

Et le tour est joué

La fin est amertume, la fin est légèreté, on entre dans la nuit bleue, et le tour est joué. On rencontre des anges, ou quelque diable rouge, on tisse la soie du ciel, et le tour est joué. Car on se laisse aller, au cœur de la nuit bleue. La fin est amertume, la fin est légèreté.

La fille du jardinier, une charrette, quelques orties

Voulez-vous épouser la fille du jardinier? Elle trotte dans les allées comme une petite poupée, mine rose et tablier bleu, charrette qui passe entre les orties. On voit une dame à sa fenêtre, on songe à Marie de France, Marie de France lisant, Marie de France écrivant, on est dans un curieux jardin normand, ou est-ce en Angleterre? Voulez-vous un verre de lait? Êtes-vous prêts à lire un lai, aimez-vous une narration lyrique? Je ne sais pourquoi le Temps passe, pourquoi tout pousse dans le jardin, pourquoi le jardinier est jardinier, et pourquoi cette fille est la fille du jardinier. Pourquoi elle trotte dans les allées, pourquoi elle est petite poupée, pourquoi cette charrette, et pourquoi ces orties. La dame, à sa fenêtre, a disparu, on ne sait plus à quoi songer, on ne sait plus à qui songer, et l'on boit un verre de lait. Un verre qui vient de l'étable tiède. Le jardinier arrose son jardin enchanté, il aime mieux ses fleurs que sa fille, et ses légumes, et ses orties.

Le chien, l'homme, et les nuages gris

Le chien poussait la porte, de ses épaules de chien, l'homme qui l'accompagnait rampait sur le tapis, c'était un beau jour gris, d'un gris de chien tout gris, d'un noir d'homme tout noir, et la journée glissa, comme une lettre toute blanche dans une boîte postale jaune. On entendait des bruits du côté de la forêt, c'étaient de verts chasseurs à la moustache grise, ils allaient et venaient, s'amusant comme des rois avec leurs beaux fusils. Puis il y eut le passage de quelques nuages gris, et tout le gris bougea pour aller en voyage. Déjà la journée grise se rongait l'estomac, elle était presque finie sans avoir commencé. On pousse quelques portes qui ne donnent sur rien, puis on ne les pousse plus, car on a tout compris. Et la journée avait passé, on ne s'était rendu compte de rien.

Songe amer, mais futile

La mouche, qui résista au fol désir de vivre, s'est cachée dans sa bulle et sourit malgré elle. Que de choses ont passé depuis l'enfance où l'on s'attachait sans raison! Que de livres ouverts! Que de livres refermés! Que de cailloux grisâtres, grisâtres et familiers! On est seul sur la route, le soleil s'est couché, songe amer, mais futile de toute une destinée.

On ne peut pas suspendre l'angoisse au portemanteau

On avait le souvenir d'un tout petit jardin, où une statue en plâtre semblait dormir toujours, sauf quand un oiseau noir la frôlait en volant, sauf quand la douce pluie lui donnait du brillant, ou quelque éclat tranquille. Il fallait regarder sans cesse par la fenêtre, surveiller la statue, et le petit jardin. C'étaient des jours très doux, et des nuits instructives, la lune donnait sa vie pour blanchir le jardin. On ne peut pas suspendre l'angoisse au portemanteau, et s'en aller peut-être en souriant pour toujours. Les monstres de la vie nous gardent dans leurs filets, et l'on ne bouge plus, tant le voyage fait mal. On est statue en plâtre, et tout est terminé, et l'on connaît le jour, et l'on connaît la nuit, le jardin et l'oiseau, la pluie et son éclat. Et l'on ne bouge plus, tant le voyage fait mal.

Leur cœur était de glace, et leur âme figée

Sont-ils désolés, les cavaliers qui s'en allaient le long des bois ? S'ils ont suivi les traces de leurs âmes rebelles, mais douces, ils sont désolés maintenant, et leurs chevaux s'en vont on ne sait où. Tels sont les chemins de la vie, tels sont les gouffres qui les attendent.

– J'étais né pour autre chose, disait l'un d'eux.

– Mais tu as trop aimé le vent, lui disait l'autre, trop aimé le vent qui te portait si aisément, trop aimé le vent facile, ce vent qui t'apportait tout, tout des félicités terrestres. Tu ne t'es pas assez concentré sur toi-même, tu n'as pas recherché assez avidement ce qui était au fond de toi. Et, aujourd'hui, le vent a changé, son goût n'est plus le même, il n'a plus la même beauté, et ton destin ne te plaît plus. Ce qu'il te reste à faire, c'est de plonger dans le gouffre noir, c'est de plonger et de prier, de prier, seulement pour avoir moins peur !

– Non, je ne prierai pas, répondit le premier, je resterai rebelle, à ma façon, et sans aucun regret.

Quant aux autres cavaliers, ils ne prirent point la parole, leur cœur était de glace, et leur âme figée.

Et j'essuie la poussière sur la table du destin

Et j'essuie la poussière sur la table du destin, et la poussière revient, et les jours et les nuits se fracassent comme des boules transparentes, nuages

de poussière, tous morts sur les champs de bataille ! Au-dessus d'une ville, fortifiée en son temps, planent quelques corbeaux fous, ou corneilles familières, un étendard tout rouge au-dessus des chevaux, les chevaux de l'oubli, de la résurrection. Quelques gens accroupis craignent donc le tonnerre, écriture de sang, ou de poussière fatale. Fleurs sèches, ornements disloqués, croix de fer ou de nuit, chiens errants, petits monstres aux ailes noires, corbeille, et poussière du destin ! La ville est endormie, mais tout peut arriver. Sur une page qu'on peut voir, Bibliothèque nationale, France, Charles d'Orléans a écrit le rondeau :

«Le temps a laissé son manteau...»

Renouveau musical, et nature renaissante. Mais d'où vient donc la grâce ? Elle vient aussi du cœur de l'homme, et des troubles du destin, et des poussières atroces, et des belles poussières. Ô noble mélancolie, si proche du bonheur ! La poussière a volé, très fines silhouettes, la poussière est restée, trace des cœurs qui vécurent. Toujours en suspension est la vie magnifique, et j'essuie la poussière sur la table du destin.

Du berceau à la tombe

Qui peut vivre sans dessein, sans petite espérance au cœur, sans rêve fatal ou nostalgique ? Qui peut vivre les yeux fermés, sur une terre aride de toutes parts ? Qui peut vivre du berceau à la tombe sans lever les yeux vers le ciel, sans lever les yeux vers un ciel ? Toute âme cherche sa nourriture, comme les canards cherchent la leur, toute âme rompt un jour les amarres, avant de bien couler à pic. Qui peut vivre sans voir les gouffres, sans voir les misères répandues, sans trembler, sans vertige ? Qui peut vivre en doutant de tout, de toute extase promise, ou de toute belle petite joie ? Qui peut vivre sans dessein, sans petite espérance au cœur ?

Voir et sentir

Voir, sans sentir, est sans doute insuffisant, mais sentir, sans voir, nous indique qu'il manque tout de même quelque chose. Quelqu'un m'a dit, après avoir lu mes textes ou un bon nombre d'entre eux, que j'étais plutôt «un visuel». Il a sans doute raison, car ma tête est remplie d'images anciennes qui ne demandent qu'à revenir à la surface, et avec toute la charge émotive accumulée en son temps. Je crois me souvenir qu'il s'agissait du bruntrutain Philippe Wicht, qui m'a lu avec attention, constance, fidélité. Oui, on peut dire avec Vigny : «Une belle vie, c'est une pensée de la jeunesse réalisée

dans l'âge mûr.» Dans cette perspective, je pourrais dire que j'ai eu une belle vie, mais c'est compter sans les chagrins divers dus à la vie, et aussi partiellement à la vie littéraire. Ces chagrins s'en iront avec la fin de la vie. Il est possible qu'ils diminuent déjà.

Une sœur qui lui ressemblait comme un frère

Il était directeur de quelque chose, d'un collège, me semble-t-il, il était grand, très grand, marchait à pas rapides, non pas comme s'il avait le diable à ses trousses, mais plutôt comme s'il voulait conquérir l'espace et tout le monde des hommes. Tête carrée, gros nez, front bas, cheveux en brosse, il ne devait guère être sensible à certaines apparences, car je le vis toujours au volant d'une Volkswagen beige, ou peut-être ne voulait-il pas payer de garage, et avait-il choisi ce type de voiture parce que cette VW était on ne peut plus pratique, l'hiver surtout, à cause du refroidissement à air. Il voyait les choses en grand, mais il ne voyait jamais les détails qui font aussi partie de la vie. Il fumait des Gauloises Bleues sans filtre, et aimait jouer à la belote dans un café, autour d'un apéritif. Il est mort à l'âge de 90 ans, et quelques poussières d'oubli. Il avait une âme qui n'était pas pire qu'une autre. Il avait aussi une sœur qui lui ressemblait comme un frère.

Maria et Mario

Elle s'appelait Maria, il s'appelait Mario, ils venaient tous les jours, sauf le dimanche, travailler dans l'usine de mon père, partant de Douane et y retournant. Ils n'osaient pas le faire en public, mais, lorsque personne ne les voyait, lorsqu'ils croyaient que personne ne les voyait, ils se tenaient par la main, orphelins d'un pays lointain, accueillis ici sans grande pompe ou en silence.

Elle s'appelait Jeanne, mais, tenait un magasin de bas et de dessous féminins, elle inscrivit sur la porte le prénom de «Jane». Ayant une tête de plus que les autres femmes, je l'avais appelée «longue Jeanne» ou «haute Jeanne». Elle n'eut pas d'amours, mais elle eut de nombreuses amitiés, et surtout masculines. Fumant, et buvant des apéritifs, du vin blanc et du vin rouge, elle se faisait vite des amis dans les bars et les restaurants. Certains hommes venaient dans son magasin pour acheter des dessous «chics» pour leur petite maîtresse.

Temps de chien

Quelques rats sortent des égouts, quelques belles se voilent la face, on dit qu'il fait un temps de chien, c'est à qui est le plus malin. Le chat reste dans son panier, entre drap doux et osier, et les moutons sont bien gardés. Qui parlera d'une belle journée?

Tout est possible

Je ne dors jamais que d'un œil, je sais ce qu'il peut arriver, un croc-en-jambe dans le sommeil, tout est possible, mes lapereaux! La danse est si vite finie, que le ciel tourne au gris, les sourires deviennent des rictus, moutarde jaune qui pique le sang. Le chat ne dort que d'un œil, il fait comme moi, ce grand malin, mais on mourra bien tous les deux, heureux tout de même d'avoir vécu.

Au fond du cœur

Au fond du cœur on a, oui, quelques douleurs noires qu'aucune joie ne peut dissiper, c'est ce qui reste de notre jeunesse, avec quelques fleurs flétries. C'est ce qui reste de nos amours, le vent mauvais les a fait fuir. Au fond du cœur on garde des blessures qui ne se refermeront pas, ce sont de saintes effigies, des images que l'on feuillette lorsque le sommeil ne vient pas.

Un dernier sourire pour la nuit

Avec ce coucher de soleil, la neige fut rouge comme le sang, puis un vent se leva sur le cimetière des nuits. Chaque mort est dans son cercueil, il n'y a plus besoin d'avoir de la peine, poussière de nuit et d'os secs, ils sont braves ceux qui dorment pour toujours. Les épées ont été rangées, les couteaux sont au magasin des oubliettes, quelques vols de corneilles magnifiques et familières, quelques vols dans le ciel perdu, à l'auberge sont des gens, assis, ils se demandent pourquoi ils vivent, encore et peut-être si peu. À tire-d'aile on ne peut pas s'envoler, les fiancés croient aux petits miracles, les chevaux sont toujours devant la charrue. Il faut que l'esprit s'occupe des choses, elles sont bien malheureuses toutes seules, la neige fut rouge comme

le sang, les morts dorment du sommeil des justes, quelqu'un ferme les volets, un dernier sourire pour la nuit.

L'épidiascope

Il enseignait le latin, avec sa blouse grise dans les poches de laquelle étaient toujours quelques bâtons de craie et un paquet de Gauloises Bleues sans filtre. C'était un maniaque de l'Italie et de Rome, quand il voulait se faire plaisir, il nous montrait quelques vues de là-bas, à l'aide d'un appareil qu'on appelait épidiascope. Tenant compte de la vie tranquille qu'il mena, célibataire, il vivait avec sa sœur, je m'étonnai qu'il ne devînt pas plus vieux. Je le voyais aller jusqu'à quatre-vingts ou nonante ans, il mourut déjà entre soixante et septante ans.

Elle s'asseyait souvent sur un escalier

C'était une fillette au museau pointu, elle s'asseyait souvent sur un escalier, les deux pointes de ses pieds se touchaient, elle portait des sandales blanches, et souvent une petite robe à pois. Son père était pharmacien, mais un pharmacien bien original, il ressemblait un peu à Paul Léautaud, lorsque celui-ci n'était pas encore tout vieux, au lieu d'écrire un Journal littéraire, il alignait fioles et bouteilles, sirops et onguents, allait à vélo la tête en l'air, sa fillette attendait, sur l'escalier, l'heure à laquelle il reviendrait dîner.

Un copain de classe

C'était un copain de classe, de mes premières années d'école. Il mourut à l'âge de dix ans, de quelque maladie foudroyante. Je suis allé le voir dans son cercueil, il était pâle comme une étoile abandonnée. En compagnie de son père et de lui, j'avais visité une fabrique de chocolat dans le canton de Fribourg. Son père ne cessait de plaisanter avec les dames et les jeunes filles qui travaillaient là, il plaisantait, faisait du charme, prenait ici et là des petits bouts de chocolat qu'il avalait, la bouche en cul-de-poule. Le fils suivait, avec moins d'enthousiasme que le père, mais il suivait, que pouvait-il faire d'autre ? Mort, le garçon fut enterré en grande pompe dans les fleurs blanches, il avait ce visage pâle d'étoile abandonnée. Le cercueil fut fermé aussi doucement que possible, le père s'effondra, et c'est la maman qui fit l'effort de ne pas perdre ses esprits. C'était un copain de classe, de mes premières années d'école.

Fil à fil

C'est lorsqu'elle était âgée de 55 ans que Simone de Beauvoir perdit sa mère, je perdis la mienne lorsque j'avais 66 ans, et je crois que Flaubert perdit la sienne lorsqu'il avait une cinquantaine d'années. À contrôler. Il faut quelquefois sortir du bois, même après un deuil qui nous fait remettre bien des choses en question, qui tue notre vie, mais la prolonge peut-être, avec le souvenir de quelques images dont la force et la réalité nous étonnent. Une grâce différente peut nous accompagner, fil à fil les jours se donnent, et les nuits remettent les choses à leur place.

Il faut aller

Il faut songer toujours, car la vie est un songe, il faut songer toujours, car la mort est un songe ! Traverser les montagnes et les mers, par la pensée légère, ne s'arrêter, ici ou là, qu'à bon escient, cherchant refuge, et le trouvant quelquefois, la mine secrètement réjouie, ou plus maussade, qu'à cela ne tienne, il faut aller. Avec tous les chagrins du cœur, marcher comme un forcené, attendre toujours quelque lumière, user de sa petite liberté, se souvenant de quelques heures glorieuses, on les appelle ainsi parce qu'elles nous ont émus. Il faut songer toujours, car la vie est un songe, il faut songer toujours, car la mort est un songe.

La revanche des rides, et le tube de pâte dentifrice

Sur les photos d'enfance, sur les photos faites à l'école, il avait déjà une tête de vieux, avec un drôle de front plissé comme une pomme cuite, avec des yeux d'un sérieux inquiétant. Il allait aussi à vélo comme un vieux, mais il tira plus tard au pistolet comme un petit dieu, c'était la revanche des rides. Je le vis plus tard au volant d'une grosse voiture, en père qui aurait marié toutes ses filles !

Le père des trois garçons, qui vivaient tous dans cette petite maison carrée, regardait chaque soir si ses enfants avaient lavé et brossé leurs dents. Il disait : « J'ai vu que vous n'aviez pas lavé vos dents hier soir, le tube de pâte dentifrice n'a pas diminué ! » Alors les trois enfants continuèrent de ne pas se laver les dents, mais, chaque soir, ils vidaient un tout petit peu le contenu du tube de pâte dentifrice. Et le père disait : « Oui, c'est bien, maintenant je suis content de vous ! »

Monsieur le professeur

Le professeur, qui avait fait imprimer des cartes de visite sur lesquelles il avait pris soin de faire inscrire, bien entendu, son prénom et son nom, mais aussi son métier, qu'il considérait sans doute comme un métier de grande noblesse et de grand prestige. Il était heureux et satisfait si, en le croisant dans le village, on lui disait: «Bonjour, monsieur le professeur!» Alors il souriait sous son petit béret basque ou sous son chapeau d'été, et il disait à son tour: «Bonjour, bonjour à vous!» Il venait d'une petite ville située au bord d'un lac, mais il avait gardé un appartement de vacances dans le village d'où venait sa femme. Il se promenait alors dans le village, vêtu d'un net pantalon à plis, d'un veston, d'une chemise blanche et d'une cravate. Ses souliers étaient toujours très soigneusement cirés. Il avait une canne dans la main droite, mais il avançait vite et n'en aurait pas eu besoin. Cette canne fine à pommeau d'argent n'était là que pour marquer son élégance. C'était «monsieur le professeur» qui avait déjeuné ou dîné, et qui passait, comme passent les grands messieurs, le long de quelque route glorieuse.

Profils bientôt abolis

Il faut songer aussi aux nuages nocturnes, qui traversent le ciel, mais que l'on ne voit plus. Des reines délaissées y cachent leurs blessures, des esclaves tragiques y cirent des souliers, et quelques fillettes pleurent leurs poupées oubliées. Des visages, pris dans la mort, montrent leurs contours dans des miroirs, profils bientôt abolis par l'usure du Temps. On pense, oui, quelquefois, à tout ce qui fut, et les morts qu'on connut meurent donc une seconde fois.

Et celui de tous les balcons fleuris

Telle âme surgissait en ce soir de septembre, mais d'où venait-elle donc, musique en demi-teinte? Une dame, songeuse, sur son balcon fleuri, se souvient d'un septembre qui brillait de mille feux. On ne peut plus en dire autant, se dit-elle, mais qu'est-ce que cela fait? Si ce bonheur avait duré, il n'eût plus été du bonheur, on ne l'eût plus remarqué, il n'eût été qu'une pauvre habitude de bonheur. Aujourd'hui, tout était bien calme, calme et sans espérance, et c'est ce qu'il fallait pour remplir la vie, et c'est ce qu'il fallait pour être sur un balcon, là où quelques fleurs s'attardaient dans le silence le plus grand. Je passai, la dame ne me retint pas, le songe était fini. Le sien, le mien, et celui de tous les balcons fleuris.

Je ne revis plus jamais Camille

Pour supporter sa propre vie, il est nécessaire de changer souvent de point de vue sur cette vie elle-même. Ainsi peut-elle s'approcher, par instants, de ce qu'on aurait voulu. Et l'on peut aussi s'en remettre au vent qui agite les feuilles des arbres et fait bouger les nuages.

– Camille, que deviens-tu ?

La fillette était montée sur un arbre, ayant rencontré une échelle au pied du cerisier. Elle était maintenant à mi-hauteur, entre le pied et le sommet de l'arbre. Elle n'irait pas plus haut, elle souriait néanmoins de son audace. Son sourire était une petite chose fragile qui eût pu mourir à tout instant. D'ailleurs, un nuage passa dans le ciel et elle cessa de sourire. Sans que l'on sût pourquoi, elle était presque sur le point de trembler. Ses petits souliers blancs semblaient dérisoires, avec leurs quelques taches de cerises dessus. Ses jambes semblaient maigrettes, son petit visage presque flétri. Quelqu'un lui dit, une voix autoritaire de femme forte :

– Camille, descends tout de suite de l'arbre. Quelle idée d'être montée là-haut ! Je vois que l'on ne peut pas te laisser seule un instant.

La fillette descendit sans mot dire, sans pleurer et sans sourire. La porte d'une Ford rouge décapotable s'ouvrit. La fillette s'engouffra dans le véhicule. Au volant, une belle dame blonde à l'air maussade montrait deux mains gantées. La voiture démarra dans un nuage de poussière grise. Je ne revis plus jamais Camille.

Le ficus à la feuille sèche

Et la fête des Mères revenait chaque année, quelle belle fête peut-être, mais aussi quel ennui ! Mon père me donnait un billet de je ne sais plus quelle valeur. Il me disait : « Ce serait bien que tu ailles acheter des fleurs, ou une plante verte pour la maman. Elle ne se fâcherait pas si on ne lui donnait rien de concret, mais enfin cela se fait, les gens le font, surtout les enfants. » Je prenais le billet et réfléchissais quelques instants. Ma conclusion : les fleurs étaient trop fragiles et trop peu durables, j'optais donc pour une plante verte. Dans le magasin de fleurs, une vendeuse me montrait quelques ficus. Elle me disait : « En voici un, c'est un caoutchouc, un *Ficus elastica*. » Comme j'hésitais, elle m'en montrait un autre, qui était un peu dans un coin. Elle disait : « Celui-ci a une feuille sèche, qui tombera dans quelque temps, et le ficus sera parfait. Mais on est obligé de le vendre un peu meilleur marché. » J'étais content tout à coup, car, en achetant ce ficus, je voyais qu'il me resterait encore quelque argent, que je pourrais dépenser à ma guise. J'offrais le ficus à ma mère, qui souriait parce qu'elle avait

compris. Avec l'argent qui était au fond de ma poche, je courais dans une papeterie et achetais des crayons. C'était généralement des stylos à bille. Je me souviens d'un stylo qui regroupait dans le même corps quatre mines. Une noire, une bleue, une verte et une rouge. Quant au papier, je le prenais dans le bureau de mon père qui en avait toujours de plusieurs sortes sur les rayons d'un meuble brun. Mon père achetait et recevait aussi des stylos de toutes sortes, je me servais, à tel point qu'un de mes tiroirs en était rempli. Tel jour, je prenais celui-ci, tel autre jour celui-là. Et le ficus vivait sa vie, ma mère en prenait soin, comme je prenais soin de tous mes stylos.

Mais il s'en va sur les chemins

La maladie guette le pèlerin, mais il s'en moque et va sur les chemins, vivre est d'une grande audace, on ne le dit pas assez. La fourmi s'obstine dans sa tâche, le vent la regarde faire, qui donc garde vaches et moutons, est-ce l'enfant au petit chapeau pointu? Je me retire du paysage et laisse les choses se faire, honni soit qui mal y pense, le vent est peut-être mon seul ami! La maladie guette le pèlerin, mais il s'en va sur les chemins.

Le dernier mot?

J'aimerais dormir pour oublier, mais je ne dors pas, c'est terrible, j'aimerais écrire le dernier mot, mais il en vient toujours un autre. Je regarde telle maison sur un crêt, faudrait-il vivre là pour écrire le grand livre, le livre d'éternité, loin des feuilles semblables aux feuilles mortes? Il était un jardin, semblable au temps perdu, un verger de province aux fruits doux et jolis. Il était un soupir lancé par une grand-mère, car elle sortait du lit à six heures du matin, pour faire un feu d'enfer dans sa cuisine noire. Il était un poète qu'on ne retrouva plus, il prit une petite barque et le large l'engloutit.

C'était le dimanche des pas perdus

Prix Nobel de littérature, en 1937: Roger Martin du Gard. En 1947, André Gide. En 1957, Albert Camus. Une mouche fragile meurt sur l'oreiller, c'est le dimanche des pas perdus, tomate rouge et salade verte, dimanche mangé par les rideaux clos, et par la cigarette Kent en paquet gris et vert. Dimanche des cacahouètes salées, grillées à sec, et récoltées en Amérique. Je voudrais marcher comme le Chat botté, mais il ne faudrait pas que la pluie tombe, le

téléphone ne sonnera point, la mouche est morte, petite mouche presque invisible, l'oreiller blanc de la nuit grise. Je n'ai pas pu faire ce que je voulais, nécessaire résignation, tout le passé me saute au visage et à la gorge, c'est doux et c'est grinçant, chaque douceur grince un peu, chaque grincement a sa douceur. Je ne suis entré ni par la grande porte ni par la porte étroite, suis resté dehors sous la pluie, avec de vieux nuages gris. Le Chat botté traversa la ville, d'un pas de marcheur conquérant, ma vie ne reçoit aucune consolation, mon destin est âpre et cruel, sous une apparence trop tranquille. Une mouche fragile est morte sur l'oreiller, c'était le dimanche des pas perdus.

Poussière fuyante du vieux boulevard illuminé

Elle se prenait pour une princesse, ses yeux étaient chargés de bleu, princesse des Mille et Une Nuits, mais Sésame, ouvre-toi. Poussière fuyante du vieux boulevard illuminé, quand la nuit ouvre ses ailes, que quelques silhouettes longent les rues, quel temps faisait-il en forêt? Une autre princesse, qui se prenait aussi pour une princesse, mettait son cheval à l'écurie, chaque heure, c'est une autre vie qui commence, chaque heure sonne, et l'esprit se met en mouvement. Cheval noir pour la princesse aux cheveux blonds, cheval blanc pour la princesse aux cheveux noirs. Foin, avoine, et paille fraîche, jamais ne dort le vieux boulevard illuminé. Voilà pourquoi je pleure, en longeant ce vieux boulevard illuminé. Mais je pleure sans verser de larmes, poussière fuyante du vieux boulevard illuminé.

Mais qui peut dire que tout est perdu?

L'oiseau sautille sur le trottoir, la dame passe comme une princesse, l'enfant hésite, mais sourit, qui peut dire que tout est perdu? La poussette grince, la maman est débordée, où sont les jours de nos enfances, avec leurs douceurs répétées? Il y a de la mousse sur les pierres du canal, on dirait que l'orage va surgir, une robe noire, des souliers plats, et trois cyclistes qui font une course dans l'air chaud. Le téléphone ne sonne pas, je le place dans la poche d'un manteau, je ferme l'armoire et j'oublie tout, ou j'essaie d'oublier ce qui est. Mais qui peut dire que tout est perdu?

Et le bois qu'on dépose dans les cours

On me dit que Cendrars est né à La Chaux-de-Fonds, au 27, rue de la Paix. Telles sont les données qu'on dépasse, mais qui ont toute leur importance. Altitude et sapins, belles montres, quelle heure est-il au cadran de nos solitudes? Et au cadran de nos rêves bleus? Je me promenais, en suivant une rue, et puis une autre, quelque chose m'accrochait, comme un sourire de femme, comme une montre au bracelet noir, comme une pensée juste et forte. Comme le petit rien qui fait tout! Une fille d'un pays noir, elle avait des lèvres roses, une petite statue aquatique, dont le cœur était fait de vagues. Elle venait de là-bas, pays inconnu au brouillard persistant, son cœur était de verre et se brisa bien vite, mon vieux cœur s'accrocha au sien, nos deux cœurs se cassèrent en même temps. Et la mer continua de rouler, grande fièvre de l'oubli. On ne quitte jamais ses amours, on quitte la vie sans un regret, poète pourtant désarmé, plante le couteau dans ton cœur! Mais quelle heure est-il donc au cadran de nos solitudes? Et au cadran de nos rêves bleus? Quelqu'un a dit: «On sait les artistes égoïstes.» Le sont-ils vraiment plus que les autres? Je n'en suis pas si sûr. Je suis la fleur du cimetière, que personne n'arrose plus, je suis le compagnon des morts qui dorment à la base de ma tige. L'amertume est mon code secret, et les grands vergers de l'automne, et le bois qu'on dépose dans les cours.

Marché conclu, vieille espérance

Marché conclu, vieille espérance, qui gratte à la porte, est-ce le chat, l'oiseau malin? Nul n'est prophète en son pays et il pleut, comme un étrange brouillard, sur les pâturages invisibles. Mon âme a la goutte au nez, il y a de la buée sur les vitres, pourquoi ai-je quitté ma maison pour une autre maison inconnue? Le museau à la fenêtre, un cheval souffle et attend, nul n'est prophète en son pays, il y a beaucoup de foin dans la grange. Ma montre descend sur mon poignet, car j'ai perdu quelques kilos, une douleur se promène dans mon ventre, va-t-on m'opérer? Je ne sais. Ma vie ne dépend pas de la vitalité du chat ni de la légèreté de l'oiseau, ma vie dépend d'un mauvais diable qui souhaite toujours avoir raison. Nul n'est prophète en son pays. J'ai une cicatrice dans l'âme, et quelques tiraillements dans le corps, mon âme a la goutte au nez. J'ai le poignet droit un peu plus épais que le gauche, est-ce parce que j'écris, depuis toujours, de la main droite? Ma montre y trouve mieux sa place, moins de flottement, moins de souci, pourtant, nul n'est prophète en son pays. Je vais peut-être acheter deux autres montres, puis en donner une à quelqu'un. Le museau à la fenêtre, un cheval souffle et attend, toute vie dépend du destin, marché conclu, vieille espérance.

Nous sommes les chercheurs d'or de la dernière minute

La feuille de papier ne remplit plus sa vie, nous sommes les chercheurs d'or de la dernière minute. Le mal qui nous guette est d'un ordre divin, âmes du grand pardon, que voulez-vous encore? Quels sont donc les chemins qu'il reste à parcourir? La feuille de papier ne remplit plus sa vie. Il était des journées qui s'écoulaient sans suite, meurtries par les douleurs de nos entrailles mortes. Un souffle parcourait ce désert cristallin. Une brume, sur Belfort, nous faisait donc sourire, une larme retenue avait toute sa valeur. La feuille de papier ne remplit plus sa vie. Quelques forêts royales troublaient notre regard, holà! vieux cavaliers, vers quoi galopez-vous? Vers qui galopez-vous? Vers quelles belles dames qui ignorent vos vies? Car la pluie est tombée sur la campagne nue, des enfants ont pleuré dans une triste maison, une larme retenue avait toute sa valeur. La feuille de papier ne remplit plus sa vie, dans le lit froid, il s'est tourné du côté du mur. Nul n'est prophète en son pays. Nous sommes pourtant les chercheurs d'or de la dernière minute.

Fais le bon apôtre, petit homme!

Fais le bon apôtre, petit homme des vastes plaines ou des montagnes familières! Fais-toi le cœur noble et vaillant, il faut cela pour traverser le miroir et rencontrer la mort. Elle te donnera aussi la main pour traverser le fleuve ou fermer le rideau, elle sera la grande comédienne aux yeux cernés de désespoir secret, à la mélancolie infrangible, et à la nostalgie enracinée. Fleuve de sang ou de boue, fleuve bleu d'un amour immortel, fleuve de souvenir et d'oubli. C'est la mort qui est derrière les mots que l'on écrit, c'est elle qui tient la plume, et mène la danse singulière, c'est elle la grande prêtresse, la comédienne enrubannée. Fais le bon apôtre, petit homme! Fais-toi le cœur noble et vaillant.

Un gendarme et Marcel Proust

— Hé! Hé! monsieur le gendarme, est-ce que vous vous prenez pour Marcel Proust, qui avait une belle moustache de gendarme?

Le gendarme n'ayant, pour l'instant, pas donné de réponse, on questionna Marcel Proust, qu'on avait rencontré sur un des chemins campagnards de Combray, il nous semblait que c'était plutôt du côté de Méséglise que du

côté de Guermantes, mais sait-on jamais très bien, avec les beaux fantômes qui hantent encore ces contrées-là, et qui se promènent, en guides pour les âmes que ces contrées sauront émouvoir ?

– Hé ! Hé ! cher monsieur Proust, vous semblez bien seul aujourd’hui, à quoi, ou à qui pouvez-vous donc bien penser ? Avez-vous déjà pensé à ceci ? Si vous endossiez un uniforme de gendarme, tout en gardant votre belle moustache, est-ce que vous ne seriez pas le gendarme idéal, s’occupant alors des petites affaires quotidiennes, plutôt que des sentiments tortueux, hésitants et torturés d’un certain grand bourgeois qui se nomme Charles Swann ?

Proust écouta la question, scruta l’horizon, et les quelques champs de blé, remit son chapeau sur la tête et dit :

– Vous avez raison, mon jeune ami, il faut toujours poser, et se poser beaucoup de questions, tout en sachant que les questions sont plus importantes que les réponses qui, elles, sont changeantes et fluctuantes comme la vie.

Je regardai Marcel, qui s’éloigna d’un pas lent et presque irréel, il y eut un peu de vent sur les beaux champs de blé, et toute la campagne odorante eut quelques frémissements inoubliables. Quant à ma vie elle-même, me pousserait-elle à aller plutôt vers des chemins semblables à ceux de Guermantes, ou vers des chemins ressemblant davantage à ceux de Méséglise ? Ce n’était plus un buggy qui passait maintenant devant mes yeux, c’était une Peugeot 203 noire, elle allait aussi sur les routes de campagne, sans se prendre, pour autant, pour la voiture du docteur Percepied. L’époque avait changé, mais la campagne gardait encore presque toute sa beauté.

À l’impossible nul n’est tenu

En janvier 1937, il a alors 49 ans, Georges Bernanos écrit, de Palma : « Je suis vraiment seul. Et pas aussi malheureux qu’on pourrait le croire pourtant, à cause de cette faculté, que je garde de mon enfance, d’espérer chaque matin je ne sais quoi. Cela s’affaiblit peu à peu jusqu’au soir, et alors le Bon Dieu me fait la grâce de dormir... »

Quant à moi, j’ai toujours marché dans les traces de la formule qui dit : « Araignée du matin, chagrin ; araignée du soir, espoir. » Une certaine forme d’espoir renaissait lorsque le soir et la nuit arrivaient, la nuit m’emportait, tout doucement, et avec une extraordinaire fraternité, dans tous mes rêves et tous mes souvenirs. Je renaissais, ayant traîné une carcasse vide durant le jour.

Ma mère, à l’âge où elle était encore une fillette, avait glissé avec ses petits souliers sur une planche mouillée. Au-dessous de la planche était ce qu’on appelait un « creux de lisier », dans lequel elle tomba. Le creux de

lisier n'était plein qu'à moitié. Lorsqu'on la remonta, elle tenait encore dans ses bras une sorte de petite poupée de son et de chiffon. La poupée sentait si fort le lisier que ma grand-mère la jeta dans le feu. Depuis cette aventure, ma mère ne voulut, ni n'eut plus jamais de poupée.

Ce qu'il faut faire ou dire

Meunier, que dirais-tu si l'eau coulait à pic tout au fond du ravin sans revenir jamais ? Meunier, que dirais-tu si la veuve excentrique brouillait les cartes du jeu ? Les cartes du jeu perdu où elle fut la gagnante. Meunier, tu ne sais plus ce qu'il faut faire ou dire. La veuve est devenue ta femme pour l'instant, elle se promène, en noir, le long du fleuve bleu, elle songe au Temps mordu par les dents des destins, elle ne sait plus non plus ce qu'il faut faire ou dire. Meunier, je te laisse donc à tes pensées secrètes, la vie est ce fleuve bleu où il faut naviguer, en attendant la mort qui est résurrection, ou enfoncement final dans le néant possible. Meunier, je rends les armes, même si je sais pourtant ce qu'il faut faire ou dire.

J'avais l'air d'un bonnet de nuit

J'étais tombé malade, je restai quelques jours au lit, n'en déplaise au diable ou à Dieu, je restais recroquevillé dans une morosité royale. Il me semble qu'un voile gris tombait décidément sur toute chose, la nuit tous les chats sont gris, et un semblant d'éternité montre quelquefois le bout de son nez. Je passais pour un petit dieu, peut-être même pour un petit diable, j'avais l'air d'un bonnet de nuit, sans gloire et sans tragédie. Je me nommais François le petit, écoutant sonner les cloches, les cloches de l'église presque bleue, lorsque tombait la nuit des chats. Des chats siamois et des tigrés, des chats de la nuit, de l'opéra, je restai quelques jours au lit, puis je naquis, encore une fois, de mes cendres, une vie est longue, un voile gris. J'avais l'air d'un bonnet de nuit.

Et l'affaire est entendue

On ne choisit pas ce que l'on écrit, les choses s'imposent à nous avec une force extraordinaire, avec leur propre langage déjà tout prêt. Il n'y a qu'à jouer au scribe, et l'affaire est entendue. La lune roule, en ce moment, dans le ciel gratuit, entre les nuages fumeux et excentriques, je la suis du regard et l'abandonne pour retrouver mon lit. Quoi de plus beau, quoi de plus fou ?

Boire un grand verre d'eau dans la nuit. Peau de lapin, peau de mouton, à l'enseigne du bal perdu.

Je suis le coucou au long cou

Coucou! Car je suis le coucou, mais qui dort chaque soir dans son lit, coucou! Je n'ai pas d'œufs à déposer dans quelque nid que ce soit. Je suis le coucou au long cou, je serai une horloge dans une autre vie, une pendule à coucou? Mais non, une horloge au battant doré, qui sonnera dans une pièce close, où seront quelques photos d'ancêtres. Une horloge douce et tranquille, celle de la maison de ma tante Mathilde, et je verrai des flocons de neige tomber sur la route, où passeront des chevaux avec leurs grelots familiers. Coucou! Mon âme ne sera pas damnée, elle aura une belle clarté, coucou! Je suis le coucou au long cou.

La plus belle chose du monde

Mes nuits sont bien longues aujourd'hui, longues parce que j'ai des insomnies, longues parce que mon sommeil est différent de celui d'autrefois. Lorsque tout est silence dans ces longues nuits, j'entends encore très bien battre le cœur des horloges d'autrefois. Celle de la chambre de ma tante Mathilde, les deux horloges de ma grand-mère, celle de la grande chambre, et celle de la petite chambre, la pendule qu'on appelait neuchâteloise et qu'on trouvait dans le salon de mes parents, à la rue de Morat, à Bienne, et dans notre maison de Nidau. Et l'étrange pendulette d'un gris argent qui était sur un meuble dans le bureau de mon père. Et la grande montre plate et ronde, au cadran blanc et aux aiguilles noires, qui était au mur dans l'usine de mon père où quelques ouvriers en salopette bleue ou grise surveillaient des machines qui fabriquaient des parties de choses, ou des choses déjà finies qu'il fallait pourtant compléter encore. Tous ces bruits divers, légers et insistants, hantent encore le sommeil et l'éveil de mes nuits. Il faudrait parler de chaque horloge en particulier, de chaque pendulette séduisante qui me semblait alors dotée d'une vie bien proche de celle du cœur de nos humains. Je parlerai de cela dans les temps à venir, peut-être en ai-je déjà parlé. Ou ce sera dans une autre vie? Si je dois le faire, il faut absolument que je le fasse dans cette vie, car mes mains et mes doigts doivent encore vivre et bouger, pour tenir le stylo qui marquera sur le papier ce que je garde au fond de moi. Il y a toujours une urgence dans l'acte d'écrire, c'est l'urgence qu'il y a à vivre, tout peut nous être enlevé bien vite, et le grand néant peut alors nous faire, en toute impunité, sa petite visite de courtoisie hypocrite et fatale.

Aussi longtemps qu'une certaine force et qu'une certaine vigilance nous habitent, mettons-les au service de l'écriture qui est la plus belle chose du monde.

Même sous ce ciel d'Andalousie

Le jardinier songe à l'été, la dame de pique est bien armée. Pique la lune, ou demi-pique, la pique dans une plaine d'Andalousie, le ciel est gris, quelques nuages roulent, les taureaux noirs et le sang chaud, dans un hôtel d'une ville meurt un poète, de leucémie, globules tués, globules perdus, trop de blanc et plus assez de rouge, le vent qui siffle, l'âme blessée, le corps s'éteint dans un lit froid, pique la lune, ou demi-pique ! Le jardinier songe à l'été. Il y avait de la pique entre le poète et le monde, même sous ce ciel d'Andalousie.

Arlequins, arlequines

Arlequins, arlequines, qui vivez selon le vent, avec les couleurs légendaires, et les humeurs en dents de scie, vous songez à vos dents de lait, vous n'avez pas les dents longues, mais vous avez la mort entre les dents, et sans doute un grand cœur sur la main. Prendrez-vous le mors aux dents, lorsque tout se resserrera ? Lorsque tout ira de guingois ? Masque noir et chapeau gris, vous direz les vérités en riant, et les enfants vous écouteront, friands de belles arlequinades. Je boirai un verre d'armagnac, en écoutant vos gais propos, toute charpente a besoin d'armatures, de même que les vitraux, les sculptures. Je ne suis pas armé jusqu'aux dents, je ne suis pas armé du tout, j'ai déposé le poignard sur la table, et je suis plus seul que jamais. Arlequins, arlequines, je ne suis ni mousquetaire du roi, ni soldat d'infanterie, je fais des textes dans le silence, armoire en demi-lune, ou bonne armoire normande. Arlequins, arlequines.

Des poupées, qui sont en vitrine, m'appellent de leur regard perdu

Quelquefois, lorsque je passe dans certaines rues, des poupées, qui sont en vitrine, m'appellent de leur regard perdu. Étrange et lointaine mélancolie, c'est pour cela que j'aurais souhaité être le père d'une fillette, pour aller choisir avec elle une poupée, qui eût été la sienne et la mienne. Cette grâce, cette chance ne me furent pas données, je ne me guéris pas de cette douleur, et ne m'en guérirai jamais. Je ne tourne pas la page, mais je m'occupe autrement, je vais d'une pensée à une autre pensée, d'un souvenir joli à un

souvenir cruel, je regarde, comme les chats, dans la nuit, il y a tant d'appels qui n'ont pas de réponse ! Quelquefois, lorsque je passe dans certaines rues, un froid de glace m'envahit tout soudain, je n'ai pas acheté de poupée au regard perdu, car il n'y eut pas de fillette dans ma vie. Et les pavés me semblent durs, et l'ombre des choses bien terrible. Je suis le gardien d'un désert, ou d'une plaine grise et froide, quelques oiseaux noirs y volent entre les arbres, quelques corneilles, dans le brouillard, au-dessus des champs labourés. Mais où sont les poupées de mes rêves ? Dans les vitrines de mes nuits. Quelquefois, lorsque je passe dans certaines rues...

Né à Bienne, François Beuchat vit à Nidau. Il a publié un recueil d'aphorismes et de poèmes, Ballade en rose et noir (Éd. du Panorama, 1988) ainsi que L'Inadapté: fragments du roman d'une vie (Éd. d'autre part, 2005), sa deuxième partie, Le moineau dans un bocal (Éd. D'autre part, 2010) et tout récemment Les heures bleues (Éd. D'autre part, 2015).